

Jean Pélissier

La Renaissance de Frédéric Mistral



**Limoges
1940**

Au cours de la cérémonie qui s'est déroulée au début de septembre 1940 à Maillane, pour le cent dixième anniversaire de la naissance de Mistral, lecture a été donnée d'un message du maréchal Pétain, que nous tenons à placer en tête de ces lignes:

Je tiens à m'associer du plus profond de mon esprit et de mon cœur à la célébration, qui ne fut jamais plus opportune, de la mémoire de Frédéric Mistral, parce que je vois en lui l'évocat sublime de la France nouvelle que nous voulons instaurer, en même temps que de la France traditionnelle, que nous voulons redresser.

J'adresse mon fervent hommage:

— *Au poste, l'égal des plus grands, qui consacra la force et la grâce de son génie à glorifier tout ce qu'il y a de noble et de pur dans l'univers et dans l'homme:*

— *Au sage, l'égal des plus sages, qui, joignant l'exemple au précepte, ne cessa de répandre autour de lui la contagion des plus hautes vertus: courage optimiste, mâle persévérance, charme des choses de la terre et des humbles rites de la vie domestique, culte des autels, des foyers et des tombeaux:*

— *Au citoyen, au patriote, dont l'œuvre et la vie témoignent que l'attachement à la petite patrie, non seulement n'ôte rien à l'amour de la grande, mais contribue à l'accroître, en opposant une résistance invincible à tout ce qui veut nous déclasser, nous niveler nous déraciner: — Au chantre inspiré de la race latine et des trésors spirituels dont elle est l'héritière et qui constituent pour elle une promesse d'éternité.*

Et puisse notre renaissance française trouver en Mistral son guide et son maître, son animateur et son inspirateur.

Ce texte, qui est un magnifique hommage d'un grand Français à un autre grand Français, explique la raison d'être des quelques modestes pages que nous voulons consacrer à Mistral.

Le chef de l'Etat, plus et mieux que quiconque, connaît son pays et connaît les hommes. Nous voudrions, entrant dans ses vues, faire découvrir, ou redécouvrir, au grand public, la noble figure et l'actualité de l'œuvre immortelle de Mistral.

Mistral nous enseigne les vertus qui font les peuples forts et heureux, il nous trace la route à suivre pour rendre à la France son âme; il est, en un mot, le chantre inspiré qui doit être le guide et le maître, l'animateur et l'inspirateur de la renaissance française.

Les âmes françaises sont en proie à la souffrance. Aussi sont-elles encore plus vraies qu'en 1918, ces paroles que Pierre Lasserre écrivait, dans son livre sur Mistral:

— *Tout ce qui peut illuminer de sublime certitude les raisons de leur sacrifice, quotidiennement renouvelé, leur verse du courage pour gravir la pente, longue encore, du calvaire national.*

Or Mistral est l'auteur d'une œuvre essentiellement bienfaisante, pleine d'enthousiasme et tonifiante; il ravive en nous l'amour de la petite patrie, et de la grande...

Nous sommes les prolongements de nos parents, disait Maurice Barrès. Pour fortifier notre personnalité il faut nous placer dans une suite et nous tenir liés à ceux de qui nous avons hérité.

Et Mistral affirme:

— *La France doit redevenir vivace. C'est en nous retremant dans nos origines, c'est en favorisant les pousses nouvelles qui verdoient dans le fonds populaire, que nous échapperons à la périlleuse faiblesse du cosmopolitisme et aux platitudes de l'universel nivellement.*

Revenir à un sain régionalisme, faire aimer aux jeunes la Patrie dans sa diversité et dans la force de ses cadres anciens et de ses nobles traditions, est un des buts du gouvernement, un des grands espoirs du pays.

* * *

Dans une pétition adressée au ministre de l'Instruction Publique il y a trente-cinq ans, le Félibrige terminait ainsi:

— En donnant aux parlers de la langue d'oc la place et le respect qui leur sont dus dans les écoles primaires du Midi, vous donnerez à l'enfant du peuple la faculté de bien apprendre le français. Vous lui donnerez aussi le respect du foyer, l'amour de la cité et de la petite patrie qu'engendre l'amour de la grande; vous rendrez au jeune homme la fierté de la famille, de la race et des traditions locales, vous l'attacherez par les liens les plus fleuris et les plus puissants au sol natal qui garde la cendre des aïeux. Vous mettrez une digue à la dépopulation des campagnes; vous diminuerez le nombre toujours croissant des déclassés qui vont se perdre dans les villes et y grossir l'armée des mécontents et des morts de faim...

Cet appel ne devait pas être entendu. Nous vivions alors, a noté Armand Praviel, sous l'empire des idées qui avaient poussé la Révolution à détruire méthodiquement tout particularisme. On ne se rendait pas compte que l'unité du pays n'avait plus rien à craindre du fédéralisme, et qu'au contraire la prospérité française avait tout à gagner à une renaissance de la vie provinciale.

Et donc, poursuit Armand Praviel, si nos langues locales n'ont pas été complètement abandonnées, il faut en rendre grâce uniquement à l'initiative privée, au dévouement désintéressé des groupements régionalistes, chez nous, des écoles félibréennes, et de cet admirable *Coletge d'Occitania*, fondé par le grand regretté Prosper Estieu, continué par le vaillant abbé Salvat, sous l'égide de l'Académie des Jeux Floraux et de l'Institut Catholique.

Malgré les oppositions, les incompréhensions, les ostracismes, la victoire est aujourd'hui venue.

Ici, nous le verrons, Mistral a été l'un des promoteurs, et sera l'un des guides les plus sûrs dans la voie de cette restauration, de cette renaissance.

Car l'œuvre de reconstruction est commencée. Les circulaires du ministre de l'Instruction Publique en sont, on le lira plus loin, un témoignage.

*

I

La vie de Mistral

Par une remarquable et touchante coïncidence, de grands événements de la vie de notre héros se déroulent à la date de certaines fêtes de la Sainte Vierge. Il naquit en effet dans la commune de Maillane (Bouches-du-Rhône) le 8 septembre 1830, en la solennité de la Nativité; Mireille devait paraître le 2 février 1859, en la fête de la Chandeleur, et le poète

devait dédier son ouvrage à Lamartine le 8 septembre de la même année; sa mort allait survenir le jour de l'Annonciation, le 25 mars 1914...

Aussitôt après sa naissance, sa mère, Délaïde Poulinet, présenta le petit Frédéric à ses voisines qui, selon le rite domestique provençal, lui offrirent un couple d'œufs, un quignon de pain, un grain de sel et une allumette en exprimant le vœu traditionnel: — Mignon, sois plein comme un œuf, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel et droit comme une allumette. Et sa vie fut en effet, comme l'a constaté son excellent biographe, M. José Vincent (1), un miracle d'harmonieuse beauté.

Son père, maître François Mistral, était un paysan aisé, serviable et dévoué, propriétaire du mas du Juge. Il éleva son fils énergiquement, lui inculquant l'amour du travail et de la nature, et surtout une foi profonde, lui donnant l'exemple de la prière en commun et de la lecture assidue des saints Livres.

Vers l'âge de huit ans Frédéric fut mis à l'école.

(1) Voir le livre de M. José Vincent, chez Beauchesne, que nous avons largement utilisé: Mistral, sa vie, son influence son action et son art.

Il fut ensuite envoyé en pension à Saint Michel de Frigolet, puis en Avignon, chez M. Millet, enfin chez M. Dupuy. Tout en restant un fils de la terre, il acquérait ainsi une solide formation classique, s'attachant avec un goût particulier à Virgile, et surtout à Hésiode et à Homère. *Sian li felen de la Grèço immortalo*, nous sommes les neveux de la Grèce immortelle, devait-il constater plus tard. Et de fait son génie et son art présentent, déclare M. José Vincent, qui est bon juge, des qualités éminemment helléniques.

De bonne heure, Frédéric Mistral se sentit l'âme d'un poète, et d'un poète provençal. Pourquoi? M. Pierre Lasserre nous l'indique: Il est devenu poète provençal parce que le provençal était pour lui, enfant de la campagne provençale, la poésie même. Or, tandis qu'il s'appliquait à traduire en vers les Psaumes de la pénitence, avec déjà un talent réel: voici par exemple son Asperges:

*Que l'isop bagne ma caro,
Sarai pur; lavas-me lèu,
E vendrai pu blanc encaro,
Que la tafe de la nèu:*

(Que l'hysope baigne ma chair, je serai pur, lavez-moi vite et je deviendrai plus blanc encore que la blancheur de la neige)

Un jeune professeur arriva dans sa pension, qui devait hâter par son exemple et ses conseils l'éclosion de son génie; ce jeune maître, c'était Joseph Roumanille. Et, dans la même école, se trouvait Anselme Mathieu, l'un des sept de la future pléiade provençale...

Bien que se consacrant de plus en plus à la poésie, Frédéric poursuivait brillamment ses études et passait son baccalauréat.

Dans ses Mémoires, il raconte avec verve cet épisode de sa vie:

— Eh! bien me dit mon père, cette fois, tu as achevé?

— J'ai achevé, répondis-je; seulement... il faudra que j'aille à Nîmes pour passer bachelier, un pas assez difficile qui ne me laisse pas sans quelque appréhension.

— Marche, marche; nous autres, quand nous étions soldats, au siège de Figuières, nous en avons passé, mon fils, de plus mauvais.

Je me préparai donc pour le voyage de Nîmes, ou, en ce temps, se faisaient les bacheliers. Ma mère me plia deux chemises repassées, avec mon habit des dimanches, dans un mouchoir à carreaux, piqué de quatre épingles, bien proprement. Mon père me donna dans un petit sachet de toile, cent cinquante francs d'écus, en me disant:

— Au moins, prends garde de ne pas les perdre, ni de ne pas les gaspiller.

Et je partis du Mas pour la ville de Nîmes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille, un bâton de vigne à la main.

Quand j'arrivai à Nîmes je rencontrai un gros d'écoliers des environs, qui venaient comme moi passer leur baccalauréat.

Ils étaient pour la plupart accompagnés de leurs parents, beaux messieurs et belles dames, avec les poches pleines de recommandations: l'un avait une lettre pour M. le recteur, un autre pour l'inspecteur, un autre pour le préfet, celui-là pour le grand vicaire, et tous se rengorgeaient et faisaient sonner le talon avec un petit air de dire: — Nous sommes sûrs de notre affaire.

Moi, petit campagnard je n'étais pas plus gros qu'un pois, car je ne connaissais absolument personne; et tout mon recours, pauvre, était de dire à part quelque prière à Saint Baudile, qui est le patron de Nîmes (j'avais, étant enfant, porté son cordon votif) pour qu'il mît dans le cœur des examinateurs un peu de bonté pour moi.

On nous enferma à l'Hôtel de Ville, dans une grande salle nue, et là un vieux professeur nous dicta, d'un ton nasillard, une version latine, après quoi, humant une prise, il nous dit:

— *Messieurs, vous avez une heure pour traduire en français la dictée que je vous ai faite... Maintenant débrouillez-vous!*...

Et, dare-dare, pleins d'ardeur, nous nous mîmes à l'œuvre; à coups de dictionnaire le grimoire latin fut épluché, puis, à l'heure sonnante, notre vieux priseur de tabac ramassa les versions de tous et nous ouvrit la porte en disant:

— *A demain.*

Et le jeune Mistral quitte la salle de composition, à la recherche d'un logis. Il choisit une auberge à l'enseigne du Petit Saint Jean, et se trouve au milieu de maraîchers et de jardiniers de Saint-Rémy, de Barbentane, Château-Renard, qui l'interpellent et le questionnent. Les gens savants ne les impressionnent pas. Pour eux, la mer est salée parce qu'elle renferme dans ses flots des vaisseaux chargés de sel qui furent coulés, il y a longtemps; le mistral jaillit d'un rocher troué, et la Tarasque exista bien. Tout le reste, pour ces braves gens, est littérature. Pourtant comme Frédéric est leur compatriote, ils l'attendent pour fêter son succès...

Le lendemain matin, le cœur passablement ému, je retournai à l'Hôtel de Ville avec tous les candidats qui devaient se présenter. Mais déjà pas mal d'entre eux n'étaient pas si fiers que la veille. Dans une grande salle, devant une grande table chargée d'écritures, de papiers et de livres, il y avait, assis gravement sur leurs chaises, cinq professeurs en robes jaunes, cinq fameux professeurs venus exprès de Montpellier, avec le chaperon bordé d'hermine sur l'épaule et la toque sur la tête. C'était la Faculté des Lettres et voyez le hasard: l'un d'eux était M. Saint-René Taillandier, qui devait devenir quelques ans après le patron, le chaleureux patron de notre langue provençale. Mais à cette époque, nous ne nous connaissions pas et l'illustre professeur ne se doutait pas que le petit campagnard qui bredouillait devant lui deviendrait quelque jour un de ses bons amis.

Je jouais de bonheur, je fus reçu, et je m'en allai par la ville, comme porté par les anges.

Ses nouveaux amis l'accueillent avec joie.

Maillanais, allez, nous sommes bien contents! Vous leur avez fait voir, à ces petits messieurs, que de la terre, il ne sort pas que des fourmis, il en sort aussi des hommes.

Et Mistral conclut: — Il y a de cela 58 ans passés. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que je vois de loin l'enseigne du Petit Saint Jean ce moment de ma jeunesse reparait à mes yeux dans toute sa clarté, et je pense avec plaisir à ces bonnes gens qui, pour la première fois, me firent connaître la bonhomie du peuple et la popularité.

* * *

A cette même époque, le jeune homme publiait son premier poème agreste: *Li Meissoun*, puis il partait pour Aix préparer sa licence en droit. En même temps une idée le préoccupait: la restauration de la langue d'oc, la remise en honneur de la Provence. Raynouard par son Choix de poésies originales des troubadours, Fauriel, dans son Histoire de la poésie provençale; le succès de Jasmin, le poète agenais, encourageaient les Provençaux groupés autour de lui et préparaient sans le savoir la renaissance mistralienne.

En 1852 parut *li Prouvençalo*, l'anthologie provençale, sorte de Parnasse contemporain de la langue d'oc. Enfin, le 21 mai, le château de Font-Ségugne voyait se réunir chez l'un

d'eux, Paul Giéra, sept poètes qui s'engageaient à remettre en honneur la langue du terroir: Mistral, Aubanel, Roumanille, Giéra, Anselme Mathieu, Brunet et Tavan.

Empruntant ce terme à un vieux récit mystique de Provence dans lequel les scribes de la Loi hébraïque sont appelés félibres de la loi, ils s'intitulèrent les félibres.

Il s'agissait de remettre à sa vraie place le provençal qui, après avoir été au Moyen Age la langue des princes et des poètes, était tombé au rang de simple dialecte et qui, malgré de précieuses réactions comme celle de l'Académie des Jeux floraux (dont les membres portent le beau nom de mainteneurs), n'arrivait pas à retrouver son lustre d'antan.

Mistral qui, gaillardement assumait la mission et les responsabilités d'un poète, d'un théoricien de l'art littéraire, d'un grammairien, d'un lexicographe, et fut à la fois le Ronsard, le du Bellay, le Vaugelas et le Littré de son groupe, définit ainsi, en 1862, le Félibrige:

Le Félibrige a pour but de conserver longtemps à la Provence, sa langue, son caractère, sa liberté d'allure, son honneur national et sa hauteur d'intelligence.... Le Félibrige est gai, amical, fraternel, plein de simplicité et de franchise. Son vin est la beauté, son pain est la bonté, son chemin est la vérité. Il a le soleil pour flambeau, il tire sa science de l'amour et place en Dieu son espérance.

A cette même réunion, de Font-Ségugne, les sept poètes décidèrent la publication de l'Almanach provençal, *l'Armana prouvençau*, entreprise unique, devait dire Mistral dans ses Mémoires, qui ajoute:

— Toute la tradition, toute la raillerie, tout l'esprit de notre race se trouvent serrés là-dedans.

Toute la tradition, toute la noblesse de la race provençale, nous les retrouvons dans le passage de la préface des Îles d'or où Mistral raconte la mort de son père, qui survint en septembre 1855:

Il fit la mort d'un patriarche. Après qu'il eut reçu les derniers sacrements, toute la maisonnée nous pleurions autour du lit:

— Mes enfants, nous dit-il, allons, moi, je m'en vais et je rends grâces à Dieu, pour tout ce que je lui dois, ma longue vie, et mon labeur qui a été béni.

Ensuite il m'appela et me dit:

— Frédéric, quel temps fait-il?

— Il pleut, mon père, répondis-je.

— Eh bien! dit-il, s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles.

Et il rendit son âme à Dieu...

Toute la tradition, tout l'esprit de cette race c'est surtout dans Mireille, qui parut en 1859, que nous les admirons.

Le succès de cette œuvre fut grand, en particulier à Paris, grâce à un éclatant hommage de Lamartine Celui-ci, en effet, ne ménagea point au poète son admiration: Cela est écrit dans le cœur avec des larmes... comme dans les yeux avec des images, proclama-t-il. A chaque strophe, le souffle s'arrête dans la poitrine, et l'esprit se repose par un point d'admiration.

Et l'illustre auteur des Méditations de poursuivre:

— ... *Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée d'un groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes.*

Qu'était alors Mistral? Lamartine encore, qui le reçut à Paris, va nous le dire: — Un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait...

Frédéric Mistral, ravi de l'accueil réservé à son ouvrage et à lui-même par l'un des plus grands poètes de l'époque, s'empressa de lui en dédier la deuxième édition:

*Te counsacre Mirèio: es mon cor e moun amo
Es la flour de mis an*

*Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.*

(Je te consacre Mireille, c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes ans, c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan...)

* * *

Si Lamartine fut à l'origine de la gloire du poète, nous devons signaler aussi la part prépondérante qu'eut, dans le lancement de ce nouveau génie, le P. d'Alzon, fondateur des Augustins de l'Assomption et grand manieur d'âmes.

Le P. d'Alzon, bien qu'originaire du Midi, ne parlait qu'assez mal le provençal, comme il arrive souvent au sein des familles cultivées. Néanmoins il était tout disposé à favoriser la campagne ouverte pour les parlers romans, mouvement pur de toute politique, et désintéressé, qui réhabilitait, avec la religion, l'amour de la petite patrie et de la langue des aïeux. Il l'était d'autant plus qu'il était lié avec Reboul, le poète boulanger de Nîmes...

Donc, Mireille, l'épopée rustique de la Provence latine et catholique (1) bien que terminée depuis le mois de septembre 1858, ne devait paraître à la librairie Seguin, en Avignon, que le 7 février 1859. Mais, bien avant cette date, les principaux passages du chef-d'œuvre étaient connus et fredonnés dans tout le Midi. Aussi, dès le 22 janvier 1859, par la main complaisante de Reboul, le P. d'Alzon pria-t-il Mistral, ainsi que ses amis Roumanille et Aubanel, de venir à l'Assomption participer à une soirée littéraire donnée en leur honneur sous la présidence de l'évêque de Nîmes. Vous aurez, remarquait Reboul, un auditoire d'ouvriers intelligents qui vous connaissent déjà par *l'Armana provençau*.

(1) Cf. Vie du P. Emmanuel d'Alzon, par le R. P. Siméon Vailhé, A. A. Tome 2, pp. 148 et suivantes.

Un vaste programme de fêtes fut mis sur pied.

Les trois félibres arrivèrent à Nîmes le 12 mars 1859 et furent reçus au collège, en qualité d'hôtes de l'Assomption. Dans la soirée ils se rendirent à la mairie, où les notabilités de la cité nîmoise les accueillirent dans la grande salle.

Tout Nîmes était là, note Mistral, tout le Nîmes qui aime la poésie, tout le Nîmes qui aime à faire du bien. Car, voyez-vous, bon jour, bonne œuvre. Si la soirée se donnait en l'honneur des félibres, la réunion était au profit des pauvres.

On allait, en effet, tirer une loterie pour la Conférence de Saint Vincent de Paul, et l'auteur de Mireille n'a garde d'oublier au passage que ce saint parlait dans son enfance un dialecte d'oc.

Les poètes provençaux, après le tirage, lurent ou chantèrent quelques-unes de leurs poésies, comme le Miroir d'Aubanel et la Magali de Mistral, et tout à coup on vit se reproduire une cérémonie que le Capitole romain avait applaudi bien des fois.

Reboul, le vénérable et beau Reboul, relate l'Armana, apparut, tenant à la main trois couronnes de laurier. Toutes les voix, toutes les mains, tous les cœurs applaudirent... Et après avoir, d'un accent ému, remercié les trois félibres au nom de Nîmes et devant le peuple de Nîmes, Reboul couronna Roumanille, il couronna Aubanel, il couronna Mistral...

Le lendemain, dimanche 13 mars, la ville offrit un royal festin au trois félibres couronnés. La table était mise à la maison de l'Assomption.

Les trois poètes portèrent des toastes, et l'Armana rappelle ce passage de celui de Roumanille:

— *Grand merci au saint supérieur de l'Assomption qui nous a reçus avec des paroles où déborde le cœur, et à bras ouverts; l'Assomption, terre si fertile où tout fleurit, où chaque fleur porte son fruit, aux pieds de Dieu et sous sa bénédiction.*

L'Armana cite enfin les sages avertissements de Reboul, qui décidèrent le chantre de Mireille à ne pas sortir de son village.

— *Je bois à Mireille, le plus beau miroir où se soit jamais mirée la Provence. Mistral, tu vas à Paris! Souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre. N'oublie pas ta mère. N'oublie pas que c'est dans un mas de Maillane que tu as composé Mireille; c'est là ce qui fait ta grandeur. N'oublie pas que c'est un bon catholique de la paroisse Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête.*

Ainsi parla Reboul, ajoute l'Armana, et les larmes tombaient de ses yeux; la joie et l'émotion étaient dans tous les cœurs. On aurait dit un vieux prophète qui imposait les mains sur le front de son disciple et lui laissait son manteau et son génie...

* * *

Mistral, aussitôt après, partait en effet pour Paris, où sa Mireille fut accueillie avec l'enthousiasme que nous avons dit. Toute la presse en parla, et, à la suite de Lamartine, il n'y eut qu'une voix pour saluer, dans l'éclosion du nouveau chef-d'œuvre, la renaissance littéraire de la Provence.

Le 23 mars, de son logis parisien, l'heureux félibre renouvelait ses remerciements à Reboul et l'assurait que son toast porté au banquet de l'Assomption serait toute sa vie devant ses yeux et dans son cœur. De fait il devait revenir bientôt dans son village et ne le quitter jamais, gérant et faisant valoir lui-même son domaine.

Jamais il ne devait oublier que le P. d'Alzon et le collègue de l'Assomption lui avaient ménagé les premiers rayons de gloire.

Le 2 février 1862, d'ailleurs, nous retrouvons Mistral dînant en compagnie du P. d'Alzon, chez les religieuses de l'Assomption, à Auteuil.

* * *

Le succès définitif de Mireille, de cette colossale idylle, selon le mot de Barbey d'Aurevilly, fut assuré par Gounod, qui, en 1863, écrivit sur Mireille une partition que personne n'ignore aujourd'hui.

Le musicien s'était rendu en Provence et ses lettres nous apprennent quels sentiments il éprouvait à l'égard de Mistral et de son pays.

Le 12 mars 1863 il écrivait:

— Je le tiens enfin, ce bon et beau Mistral tant rêvé, tant désiré. Maillane! Un jour Maillane voudra dire Mistral, comme les Charmettes ou Vevey veulent dire Jean-Jacques.

... *Je trouve dans Mistral tout ce que j'y attendais, le poète dans le berger antique, dans l'homme de la nature, dans l'homme de la campagne et du ciel.*

De retour à Paris, le musicien mandait à Mistral:

— *J'ai laissé à Saint-Rémy quelques-unes des plus douces heures et des plus douces émotions de ma vie. Mireille m'y conduisait: je tâche qu'elle soit le plus possible l'auteur de cette musique qui doit porter mon nom uni au sien.*

Oh! mon Frédéric! Gardez votre Provence pour qu'elle vous garde votre génie avec votre âme!

L'âme des villes ne vaut pas leur intelligence... quelque chose de divinement tranquille et pur éclaire votre paisible solitude sous votre ciel enchanteur. Gardez tout cela: nous n'avons rien à vous donner en échange.

En 1867 parut *Calendal*, épopée de la Provence; en 1875, Mistral se révélait un grand poète lyrique dans les *Îles d'or*, qui comprenaient des chansons, des cantiques, des romances, des sirventes, des rêves, des chants mystiques.

L'année suivante il épousait à Dijon une dauphinoise, Mlle Rivière. A cette occasion, Mistral fut admis comme membre honoraire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de cette ville.

Nerte, et la *Reine Jeanne*, tragédie en vers, consacraient sa renommée, cependant qu'il continuait sa croisade félibréenne, demeurant sage et mesuré devant l'admiration, même débordante, de ses fervents. Saint-Rémy, Montpellier, Roquefavour, Toulouse, Albi, Marseille... applaudissaient sa voix chaude, son enthousiasme, sa verve, son dynamisme, et Arles, grâce à son impulsion, allait créer son célèbre musée.

Il avait chanté dans *Calendal* la Provence des montagnes et de la mer; dans *Mireille*, la Provence de la plaine, la Crau, la Camargue; il allait, en 1897, avec son poème à caractère épique le *Rhône*, présenter la glorification de la Provence dans son grand fleuve (L. Constans).

A partir de ce moment, ses interventions publiques se firent plus rares. En 1906 parurent ses *Mémoires*, suivis de ses *Discours et Propos*. Il ne faudrait pas croire pourtant que sa gloire subît une éclipse. Tout au contraire, le mouvement qu'il avait lancé s'épanouissait; on le sollicitait d'Italie, de Grèce, et même du Japon, et la grande cantatrice aveyronnaise Emma Calvé raconte que la reine Victoria, fervente de Mistral, le citait de mémoire...

De son vivant il connut une inoubliable apothéose lorsqu'au printemps de 1909 fut célébré chez lui, à Maillane, le cinquantenaire de *Mireille* et fut inaugurée sa statue. L'année suivante il faisait paraître sa traduction de la *Genèse*, et, en 1912, les *Olivades*, qui étaient en quelque sorte la suite des *Îles d'or*. Son œuvre était belle et féconde, il pouvait mourir et passer le flambeau.

Et, de fait, après quelques jours d'une grippe qui avait d'abord paru bénigne, il rendit le dernier soupir le 25 mars 1914.

Si, durant sa vie, il ne pratiqua pas d'une façon exemplaire les devoirs de la religion, jamais du moins il n'avait ni douté, ni cessé d'en proclamer les bienfaits et la nécessité. En pleine lucidité il reçut les derniers sacrements, et, dans son dernier souffle, s'exhala, dit-on, cette exclamation où se résumaient ses dernières préoccupations de chrétien, de poète et de patriote provençal:

— Les Saintes!

Il mourut au jour de l'Annonciation qu'il avait célébrée.

La Vierge dut accueillir ce poète qui lui avait demandé, dans les *Îles d'or*, dans son poème pour N.-D. de Montserrat:

Reine catalane, toi qui foules de là-haut, nos brouillards, dans l'espace qu'il me reste à parcourir, conduis-moi, comme la mère conduit son petit enfant...

Lui qui avait professé sa foi dans maints passages de son œuvre déclarait un jour:

— Si quelqu'un peut dire qu'il a été heureux, c'est bien moi... J'ai été heureux, et si je le pouvais je ne voudrais pas recommencer ma vie. C'est que je crois à l'au-delà!

Le cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier, écrivait d'ailleurs, le lendemain de sa mort, au journal *l'Eclair*:

En annonçant à vos lecteurs la douloureuse nouvelle de la mort subite du grand poète provençal Frédéric Mistral, veuillez dire qu'il était convenu avec lui que j'irais lundi prochain entendre sa confession. Il a reçu en pleine connaissance, j'en suis sûr, la lettre par laquelle, conformément au désir que son ami, M. le Docteur Cassin, m'avait exprimé au nom de Mistral lui-même, je lui promettais ma visite et le félicitais d'avoir voulu mettre en accord sa foi avec les saintes pratiques de la religion.

Lorsque se répandit dans le monde la nouvelle de cette mort, de partout les télégrammes de condoléances affluèrent à Maillane.

Le Cardinal Merry del Val, au nom du Saint Père, télégraphiait à Madame Mistral:

— *Sa Sainteté me charge de vous transmettre toute la peine qu'elle éprouve à la nouvelle de la mort de l'illustre poète français.*

Le gouvernement décida de faire à cet écrivain si français des funérailles au frais de l'Etat, et ne renonça à son projet que du fait des arrangements déjà pris.

Mgr Bonnefoy, archevêque d'Aix, présida les obsèques, qui furent vraiment l'hommage de tout un peuple à celui qui avait si bien compris son âme et l'avait si noblement chanté.

*

II

Son œuvre

L'œuvre de Mistral est considérable, et, dans une brochure comme celle-ci, il ne saurait être question de s'étendre sur chacun de ses livres.

Calendal, c'est le héros provençal. Dans cette grande composition épique et lyrique en douze chants, Mistral nous fait revivre les prouesses de ce jeune, fougueux, hardi batailleur, qui se bat pour Estérelle, dernière descendante des Baux, la première famille de Provence. À cette occasion, c'est tout un tableau de la vie au temps jadis, des cours d'amour, des guerres de religion, qui se déroule devant nos yeux, avec la vivante évocation des traditions et des qualités foncières de la Provence.

Dans sa nouvelle en vers, Nerte, il nous dépeint l'amour de Nerte et de Rodrigue de Lune, neveu du pape Benoît XIII. Le Seigneur Pons de Château-Renard a vendu sa fille au diable. Nerte court en Avignon solliciter le secours de Benoît XIII et là elle rencontre et se prend à aimer Rodrigue, qui, finalement, chassera le démon et lui enlèvera sa proie.

Le poème du Rhône est le chef-d'œuvre de la vieillesse du poète, qui déclarait un jour: — Je l'ai composé en me promenant, le soir, avec ma femme... Nous y voyons célébrer, là encore, l'amour, l'amour de l'Anglore et du prince d'Orange; mais, surtout, nous y assistons à l'odyssée du Caburle, le dernier bateau qui remonte le Rhône, roi de tout le pays de Lyon à la mer.

Je suis désolé, écrivait P. Lasserre, de voir comme cette composition est peu connue...

Le poème du Rhône est notamment un merveilleux guide aux rives du grand fleuve, dont tous les sites, villes, villages, monuments et ruines y sont commémorés en tableaux admirables.

Les Iles d'Or et les Olivades affirment la maîtrise du poète dans l'art des vers, que ce soit dans ses odes ou sirventes:

*Abouro-te, raço latino
Souto la capo dóu soulèu!
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin di Diéu gisclara lèu!*

(Relève-toi, race latine, sous la coupole du soleil; le raisin noir bout dans la cuve, le vin de Dieu coulera bientôt.)

Que ce soit dans ses chansons: *Sian li felen de la Grèço immortalo, sian tis enfant, Ourfiéu, ome divin!* que ce soit dans ses romances, dans ses rêves, comme dans la célèbre Communion des saints.

Ces poèmes, où s'exalte le lyrisme populaire, confirment ce qu'écrivait le judicieux critique littéraire qu'est José Vincent:

— La verve lyrique de Mistral c'est, le plus souvent, en toute vérité, la verve de quinze millions de Français. Voilà pourquoi, sans se confondre pourtant avec lui, elle est si proche du folklore.

Mais la grande œuvre de Mistral, c'est Mireille. Cette histoire d'un amour contrarié, comme celui de Roméo et Juliette, a fait le tour du monde...

Dès le début de son épopée, l'auteur annonce son sujet:

*Cante uno chato de Prouvènço
Dins lis amour de sa jouvènço.
A travers de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro
Ièu la vole segui...*

(Je chante une jeune fille de Provence dans les amours de sa jeunesse. A travers la Crau, vers la mer, dans les blés, humble écolier du grand Homère, je veux la suivre...)

Et aussitôt il invoque le Ciel:

*Tu, Segnour Diéu de ma patriò
Que nasquères dins la pastrìho
Enfioco mi paraulo e dono me d'alèn...*

(Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, qui naquis parmi les bergers, embrase mes paroles et donne-moi du souffle...)

Mireille est la fille de maître Ramon, un riche propriétaire; Vincent, lui, n'est qu'un modeste vannier, un nomade.

Pourtant, étant venu chez elle, il captive son attention en évoquant sa vie errante, les beaux pays inconnus d'elle, les grands espaces, les horizons nouveaux et surtout les Saintes Maries de la mer.

Pendant ce temps les jeunes filles s'activent à cueillir les feuilles du mûrier.

*Cantas, cantas, magnanarello
Que la culido es cantarello...*

(Chantez, chantez magnanelles, en défeuillant vos verts rameaux. Les mûriers sont pleins de jeunes filles que le beau temps rend alertes et gaies, telles un essaim de blondes abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux...)

De cette strophe si connue, le poète a fait comme une reprise de symphonie.

Et, durant la cueillette, l'aveu se presse aux lèvres de Vincent:

*T'ame, o chatouno encantarello
Que se disiés: vole uno estello...*

(Je t'aime, enfant enchanteresse. Tu dirais: je veux une étoile! il n'est ni traversée, ni bois, ni torrent fou — il n'est bourreau, ni feu, ni arme, qui m'arrêtât! Au bout des pics, touchant le ciel, j'irais la prendre — Dimanche tu l'aurais, suspendue à ton cou...)

De tous ses yeux il regarde Mireille, et quand elle le fixe de ses prunelles, il lui semble qu'il boit une rasade de vin cuit...

Toute fraîche, toute pure, elle lui avoue elle aussi son amour...

De retour à la ferme, c'est la *descoucounado*, le dépouillement des cocons, pendant lequel les femmes racontent les belles légendes du pays du soleil, toutes bleues et parfumées. C'est alors que l'une des travailleuses chante l'aubade célèbre de Magali.

*O Magali, ma tant amado
Mete la tèsto au fenestroun;
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de viouloun.*

*Ei plen d'estello aperamoun
L'auro es toumbado;
Mai li estello paliran
Quand te veiran!...*

(O Magali, ma bien-aimée — Mets la tête à la fenêtre — Pour écouter cette aubade — De tambourins et de violons. — Le ciel est là-haut plein d'étoiles, — Le vent est tombé — Mais les étoiles pâliront — Quand elles te verront...)

Dans ce morceau, que de choses délicieuses:

*O Magali, se tu te fas
Lou pèis de l'oundo,
Iéu, lou pescaire, me farai,
Te pescarai!*

(O Magali, si tu te fais le poisson dans l'onde, moi, je me ferai pêcheur, et je te pêcherai...)

*O Magali, se tu te fas
L'auceù de l'aire,
Iéu, lou cassaire me farai,
Te cassarai!*

(Si tu te fais l'oiseau dans l'air, je me ferai chasseur, et je te chasserai...)

*O Magali, se tu te fas
La souleiado,
Lou verd limbert iéu me farai
E te béurai!...*

(O Magali, si tu te fais rayon de soleil, moi je me ferai lézard vert, et je te boirai...)

Hélas! voici que trois prétendants à la main de Mireille se présentent: le pâtre Alàri, le gardien de chevaux Vérán, et le dompteur de taureaux Ourrias. Dans ce chant, on croirait parfois entendre Homère, surtout lorsque Mistral décrit la tonte, la transhumance, la ferrade. Les prétendants sont éconduits, mais le violent Ourrias jure de se venger.

A travers la Crau il court après Vincent, et là, les deux antagonistes se provoquent, s'injurient, se battent. Là encore on croit lire Homère:

*Longtèms, inmouible, s'estellon,
Eme li flanc que ié bacellon
Coume quand bat de l'alo un palot estardoun..*

(Longtemps, immobiles, ils se raidissent — avec leurs flancs qui leur battent — comme quand bat de l'aile un outardeau pesant.)

Ils se ruent l'un sur l'autre, et d'abord Vincent l'emporte. Mais Ourrias écume de rage, un désir sanguinaire l'anime:

*La Crau era tranquilo e mudo
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar e la mar dins l'èr blu...*

(La Crau était tranquille et muette — Au lointain son étendue — se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu...)

Personne... Ourrias, alors, de son trident aigu frappe brutalement Vincent, qui tombe, comme un martyr...

*La Crau èro tranquillo e mudo..
E galopo, vaquié, galopo...*

Ourrias fuit, fuit vers le Rhône. C'est la nuit de Saint Médard, où l'on voit les âmes et les ombres des noyés remonter à la surface du fleuve, tenant en main un cierge mortuaire.

Le meurtrier n'est plus maître de sa barque, les flots l'engloutissent, cependant que les trêves dansent sur le pont de Trinquetaille...

Vincent, pourtant, n'est pas mort. Transporté au mas des Micocoules, puis chez la sorcière Taven, il reçoit les soins pressés de Mireille. A peine rétabli, il supplie son père Ambroise d'aller demander pour lui à maître Ramon la main de sa fille:

*Vous dise, paire, e vous redise
Que n'en siéu fòu...*

(Père, je vous dis et vous redis que j'en suis fou...)

Devant l'inégalité des conditions, le père de Mireille refuse, mais celle-ci, fièrement, accourt et proclame:

*O paire! es iéu que Vincèn amo
E, davan Diéu et Nostro Damo
Res autre qu'èu n'aura moun amo...*

(O Père! c'est moi que Vincent aime — et, devant Dieu devant Notre-Dame — nul autre que lui n'aura mon âme...)

Ramon est inflexible. Folle de douleur, Mireille part. C'est la veille de la Saint Jean... Son père, angoissé maintenant, rassemble tous les travailleurs de la ferme, les bergers, les faucheurs, les faneurs, les moissonneurs. Muni des renseignements qu'ils peuvent lui donner, il court, avec sa femme, à la poursuite de son enfant.

A travers la Crau, Mireille va vers les Saintes. Elle passe le Rhône, traverse la Camargue, arrive au sanctuaire des Saintes-Maries de la Mer, et elle les prie ardemment toutes trois, Marie-Madeleine, Marie-Jacobé, Marie-Salomé, et aussi leur servante Sara...

Les Saintes lui répondent:

Assolo-te, pauro Mirèio...

(Console-toi, pauvre Mireille...)

*E lou grand mot que l'ome óublido
Veleici: la mor es la vido!
Mai de davans que lou bla 'spigue
En terro fau que rebouligue
Es la lèi...*

(Et le grand mot que l'homme oublie — le voici: la mort, c'est la vie! — Mais avant que le blé ne pousse ses épis — il faut qu'en terre il soit mis — c'est la loi...)

(Jeune fille, ta foi est grande, mais que tes demandes nous pèsent! — Tu veux boire insensée, aux sources de l'amour pur — Insensée, avant d'être morte tu veux goûter la forte vie — qui en Dieu même nous transporte! — Depuis quand as-tu là rencontré le bonheur?..)

Les Saintes alors, en des pages immortelles, lui racontent l'épopée du christianisme naissant en Provence et dans la Gaule: l'arrivée de Saint Trophime à Arles, de Saint Martial à Limoges, de Saint Saturnin à Toulouse, de Saint Eutrope à Orange, de Saint Maximin à Aix... A Tarascon Sainte Marthe dompte la tarasque, puis convertit Avignon...

Enfin

*Lou gai reiaume de Prouvènço
Dins lou sen de la Franço à la fin s'amaguè:
— Franço, emé tu meno to sorre!
Gaudisses-vous ensèn alin vers l'aveni,
Au grand prefa que vous apèlo
Tu siés la forto, elo es la bello...*

(Le gai royaume de Provence — dans le sein de la France à la fin s'endormit. — France, avec toi conduis ta sœur! — Allez ensemble là-bas, vers l'avenir, — Pour la grande tâche qui vous appelle — tu es la forte, elle est la belle...)

Et les Saintes se retirent...

Auprès de Mireille, malade, mourante, accourent, dans la chapelle où on l'a transportée, ses parents, puis Vincent. Dans son délire, elle voit les Saintes qui lui apparaissent sur la haute mer... Calme, heureuse, elle console le jeune homme qui pleure.

O mon pauvre Vincent, qu'as-tu devant les yeux?

— La mort, c'est le mot qui te trompe!

— Qu'est-elle? Un brouillard dissipé par le clair tintement des cloches, — un songe qui réveille à la fin de la nuit... Je ne meurs pas! — d'un pied léger — sur la nacelle je m'embarque. — Adieu! adieu! déjà nous voguons sur la mer; — la mer, belle plaine agitée — du paradis est l'avenue; — le bleu de l'espace céleste — touche tout alentour au bord du gouffre amer...

E revise lou front, coume pèr s'endourmi...

(Alors elle tourna la tête, comme pour s'endormir...)

*

III

Le poète - Le sage

Dans son message aux organisateurs des festivités de Maillane, le maréchal Pétain adressait son fervent hommage au poète, l'égal des plus grands, qui consacra la force et la grâce de son génie à glorifier tout ce qu'il y a de noble et de pur dans l'univers et dans l'homme; au sage... qui, joignant l'exemple au précepte, ne cessa de répandre autour de lui la contagion des plus hautes vertus: courage optimiste, mâle persévérance, charme des choses de la terre et des humbles rites de la vie domestique, culte des autels, des foyers et des tombeaux.

Que Mistral soit un grand poète, l'égal des plus grands, nul aujourd'hui n'en disconvient. Bien au contraire!

Il est, en premier lieu, un grand poète épique. Nous avons déjà souligné sa parenté avec Homère, qu'il revendique d'ailleurs lui-même, avec modestie, dès les premières lignes de Mireille: *Umble escoulan dóu grand Oumèro*, humble écolier du grand Homère...

Épique, il l'est par la sonorité du vers, par son rythme large, les passions nobles qu'il oppose, ses comparaisons toujours si spontanées, si adaptées, si parlantes; il l'est par ses épithètes de nature, ses descriptions: de la moisson, de la cueillette du mûrier, de tous les travaux des champs, les tableaux qu'il trace; il l'est aussi par les passages où il fait appel au mystérieux, et au divin.

... Ourrias et Vincent dressés face à face, se mesurant du regard, s'injuriant, se défiant, quelle belle page homérique!...

Gaston Paris, analysant son souffle épique, écrivait ceci, qui juge excellemment cet aspect du génie mistralien:

— Toute poésie ressemble à la poésie grecque quand elle se place directement en face de la nature, quand elle cherche à la rendre dans sa beauté et son ingénuité, quand elle sait apercevoir les détails et les faire concourir à l'ensemble... quand elle aime la vie humaine dans tout ce qu'elle a de sain, d'énergique, de noble, et surtout de simple et de spontané, et qu'elle ne le sépare pas de la nature;... quand elle est, en un mot le miroir sincère et l'écho fidèle, mais harmonieux, et rythmé, de tout ce qui passe et de tout ce qui chante sous le soleil.

Poète lyrique, Mistral a conservé ses qualités propres. Pour lui, il l'a déclaré lui-même, les romantiques ça a été comme si ces poètes n'avaient jamais existé.

De fait, le principal foyer d'inspiration pour le romantique réside dans les émotions de l'individu. Notre génial félibre, au contraire, ne donne que peu de part à la rêverie, à la nostalgie. Son inspiration sourd au contraire du fonds humain; ce qu'il veut c'est chanter les thèmes anciens et toujours nouveaux pourtant qui peuvent unir tous les hommes et les faire vibrer d'une même âme.

La vraie poésie populaire, constate P. Lasserre, c'est lui qui l'a réalisée. La vraie poésie populaire, je la trouve dans cette poésie d'un grand poète, si élaborée, si cadencée, si savante.

M. José Vincent ne dit pas autre chose:

— *Le vrai lyrisme est le truchement naturel de vastes collectivités confiant à une voix inspirée le soin de traduire leurs unanimes ou courants émois... Le lyrisme mistralien est facile et musical comme les plus fines cantilènes du parler roman.*

Tout le terroir s'exhale dans ses vers...

Mistral n'est pas seulement un poète; il est également un sage.

Son œuvre abonde en sentences morales où s'expriment le bon sens et la foi de son peuple. Écoutons Ambròsi: Peut-on dire à Dieu: mauvais père, — de moi que ne fis-tu un astre? — Pourquoi, dira le bœuf, me fis-tu pas bouvier? — à lui le grain, à moi la paille!... — Mais non mon fils, mauvaise ou gaie — tous, dociles, tiennent leur voie... — Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux!... — Le Maître t'a fait lézard gris? — Tiens-toi paisible en ta crevasse, — Bois ton rayon de soleil et rends grâce!...

Écoutons Apian, le patron du Caburle:

— *La vie est un trajet comme celui des barques: elle a ses bons, ses mauvais jours... L'homme est né pour le travail, pour naviguer...*

Ainsi, souvent, dans la bouche de ses personnages, place-t-il de ces sentences dictées par la sagesse antique et par cette incomparable maîtresse de vie qu'est l'expérience.

Mistral nous donne aussi des leçons de courage, d'énergie: En toi aussi peut se revoir — la gloire de tes devanciers! — Aux travaux qu'appelle ton âge — œuvres de main, œuvres d'esprit — sois le premier: car la hardiesse porte bonheur aux jeunes gens...

Et ceci:

— Sois humble avec les humbles, et plus fier que les fiers.

Il nous apprend, que ce soit dans ses Mémoires, que ce soit dans ses livres, à aimer le foyer et ses saines traditions; à nous dévouer, jusqu'à la mort, pour la patrie (dans Calendal par exemple); à vénérer nos parents et nous sacrifier pour eux (Nerte). Dans la *Cansoun dis Avi* (la chanson des aïeux) des Olivades, il célèbre l'action féconde des anciens:

*An viscu, an tengu
Nostro lengo vivo;
An viscu, an tengu
Tant coume an pouscu.*

(Ils ont de leur vivant tenu en vie notre langue; ils ont, de leur vivant, tenu tant qu'ils ont pu...)

Cette chaîne ininterrompue qui fait la solidité d'une race et sa vitalité il la met à l'honneur dans l'amour tel qu'il le conçoit, amour pur, généreux, ardent, qui a, comme conséquence, de continuer la lignée.

La terre, nous la trouvons à toutes les pages de ses chants et de ses poèmes. Elle a recouvré chez lui sa vigueur, sa sève, sa splendeur originelles. Tout, dans la nature, lui est occasion pour broser un tableau magistral, vivant, animé: les agneaux. La flore, la faune, le vent, la mer, le soleil, la nuit, la lune: A l'Orient, — comme une jeune fille — qui doucement sort de ses couvertures — et va prendre le frais à sa fenêtre — la jeune lune là-bas se lève; — les grillons chantent dans la glèbe...; — le Rhône, dont il nous fait entendre *lou gourgoui d'un embut quand emboutiho* (le gargouillis d'un entonnoir quand il ingurgite..)

Grâce à lui on apprend à mieux comprendre, et donc à mieux aimer tout ce qui est stable, tout ce qui est propre, tout ce qui est beau, tout ce qui repose, tout ce qui enchante, tout ce qui élève...

Parmi les grands esprits morts ou vivants, affirmait Lamartine, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l'abîme du cœur humain, aussi étendu que la pensée humaine; mais, nous l'avouons hautement, à l'exception d'Homère, nous n'en avons lu aucun qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poète villageois de Maillane.

*

IV

Le chantre de la petite et de la grande patrie

Au citoyen, au patriote dont l'œuvre et la vie témoignent que l'attachement à la petite patrie, non seulement n'ôte rien à l'amour de la grande, mais contribue à l'accroître, en opposant une résistance invincible à tout ce qui veut nous déclasser, nous niveler, nous déraciner, le maréchal Pétain voulut aussi adresser son hommage.

Qu'a donc voulu faire Mistral? Il va nous le dire, en tête de son trésor du Félibrige (1):

(1) Voici comment il présente à ses compatriotes ce magnifique dictionnaire, qui représente une somme énorme de travail:

*O, pople dóu Miejour, escouto moun arengo;
Se vos reconquista l'empèri de ta lengo
Pèr t'arnesca de nòu, pesco en aquéu Trésor.*

(O peuple de Provence, écoute ma harangue; Si tu veux reconquérir l'empire de ta langue, Pour t'équiper de neuf, pêche dans ce Trésor.)

Saint Jean, vienne la moisson, allume ses feux de joie; — sur l'arête des montagnes, le pâtre pensif, — en l'honneur du pays relève un tas de pierres — et marque les pâturages où il a passé l'été...

Moi aussi, en labourant et faisant maigre chère — pour le nom de Provence j'ai fait ce que j'ai pu; — et Dieu m'ayant aidé à accomplir ma tâche, — agenouillé dans le sillon je rends grâce aujourd'hui à Dieu.

Il va nous le dire encore dans ses Mémoires. Il revient d'Aix, muni de sa licence en droit. Au mas où il est rentré on l'interroge:

Et là, même, à cette heure j'avais mes vingt et un ans, le pied sur le seuil du mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi, et de moi-même, je pris la résolution: premièrement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie.

Oh! certes, il aime d'abord la grande patrie, la France, et nul plus que lui ne l'a mieux servie.

De façon ou d'une autre, affirme-t-il, il faut que la France dans l'univers soit le flambeau.

Ne dit-il pas aussi, dans les Iles d'or:

— *Car il est beau de s'appeler les enfants de la France...*

Et il proclame:

— *Les Provençaux, flamme unanime, nous sommes de la grande France franchement et loyalement.*

La France, disait encore le maître de Maillane, n'a pas toujours penché la tête sur son cœur endolori; la France, notre mère, a été jadis la reine des nations par les arts de la paix et par ceux de la guerre.

Mais le monde, en ce temps-la, vivait plus naturel, et l'on ne rougissait pas de son village, et, pour aimer la France, il n'était pas nécessaire de parler français.

Car, que l'on s'appelât le chevalier d'Assas ou le tambour d'Arcole, quand il fallait mourir, on mourait...

Le grand patriotisme naît de l'attachement que l'on a pour son pays, ses coutumes, sa famille, et les meilleurs soldats, croyez-le, ne sont pas ceux qui chantent et crient après boire; ce sont ceux qui pleurent en quittant leur maison.

Par conséquent, si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes: la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays, et, cité par cité, province par province, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur pour glorifier diversement le nom de la France.

Chez lui, comme il se doit, le culte de la petite patrie et celui de la grande se co-pénètrent, se complètent, se fortifient...

Mais il sent de toute son âme qu'il fait œuvre éminemment patriotique en créant le félibrige qui est, notait-il, la seule résistance opposée au despotisme et à l'attirance du centre.

La ferme assise sur laquelle repose toute son œuvre, c'est la tradition.

Une institution n'est pas bonne, remarquait de Bonald, précisément parce qu'elle est ancienne, mais elle est ancienne ou plutôt perpétuelle (car qu'est-ce que les hommes qui vivent un jour appellent ancien?) lorsqu'elle est bonne ou parce qu'elle est bonne.

Mistral célèbre d'abord le charme du foyer, du pays natal, du nom familial.

*Maiano es béu, Maiano agrado
E se fa bèu toujours que mai...*

(Maillane est beau, Maillane plaît — Et se fait beau de plus en plus; — Maillane ne s'oublie jamais; il est l'honneur de la contrée — et tient son nom du mois de mai...)

Quant à sa famille, il est à juste titre fier de son ancienneté, de son aisance:

— *Nous avons tenu la charrue, avec assez d'honneur, et conquis le terroir, avec cet instrument. Il est fier aussi de son blason: Le blason des Mistral à trois feuilles de trèfle avec cette devise assez présomptueuse: Tout ou rien.*

Avec quel amour il nous parle de sa mère, et de l'éducation qu'elle lui donnait, lui apprenant à aimer les êtres et les choses, lui apprenant surtout à aimer Dieu: — Après le lait que m'avait donné son sein elle me nourrissait, la sainte femme ainsi, avec le miel des traditions et du bon Dieu.

Et, devant les ravages de certaine éducation dite moderne il ne peut s'empêcher d'ajouter: — Aujourd'hui, avec l'étroitesse du système brutal qui ne peut plus tenir compte des ailes de l'enfance, des instincts angéliques de l'imagination naissante, de son besoin de merveilleux, qui fait les saints et les héros, les poètes et les artistes, aujourd'hui, dès que l'enfant naît, avec la science nue et crue on lui dessèche cœur et âme.

Son père lui inspire affection et respect:

— *C'était un grand et beau vieillard, digne dans son langage, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul... Mon père, de sa vie, n'avait lu que trois livres: le Nouveau Testament, l'Imitation, et Don Quichotte.*

Se remémorant sa prime enfance il reprend, les chants des nourrices et leurs contes enchanteurs, ces mille riens qui font la solidité des souvenirs et leur force, et qui constituent les liens les plus solides rattachant le passé au présent, enracinant l'homme à la maison des ancêtres. La maison! Voilà ce qui manque à tout citadin, allant de logement en logement, bien incapable de comprendre tout ce que signifie ce terme: la maison.

Mon enfance première se passa donc au mas, en compagnie des laboureurs, des faucheurs et des patres, et quand, parfois, passait au mas quelque bourgeois, de ceux-là qui affectent de ne parler que français, moi, tout interloqué et même humilié de voir que mes parents devenaient soudain révérencieux pour lui, comme s'il était plus qu'eux:

— *D'où vient, leur demandais-je, que cet homme ne parle pas comme nous?*

— *Parce que c'est un Monsieur, me répondait-on.*

— *Eh bien! faisais-je alors d'un petit air farouche, moi je ne veux pas être monsieur.*

Déjà, dans cette réflexion enfantine, percent sa fierté de ses origines et sa vocation.

La vie au mas lui plaisait. Il se plaît à décrire les travaux agricoles, les ustensiles et les outils employés; il s'attarde avec complaisance à l'évocation des coutumes et des rites domestiques, de la grande tablée familiale, de la distribution de pain aux pauvres, au jour de l'an.

Devenu plus grand, il fait quelquefois l'école buissonnière, non par paresse ni par dédain de l'étude, mais parce qu'il aime à vagabonder dans la campagne. Ne va-t-il pas jusqu'à dire:

— *J'en ai plus appris dans les sauts et gambades de mon enfance populaire que dans le rabâchage de tous les rudiments! Il se penche avec curiosité sur la cigale, sur le colimaçon, sur la bête à bon Dieu...*

Ainsi Mistral nous donne une première leçon celle d'aimer notre chez nous, et tout ce qui s'y rattache..

Il part ensuite pour l'école à Saint Michel de Frigolet. Il se rappelle la chapelle, *vrai bijou perdu dans la montagne*, où les élèves étaient conduits pour assister à la messe et aux vêpres. Mais ensuite en pension en Avignon, il n'oubliera jamais les fêtes, les pèlerinages à

Saint Anthème, la procession des bouteilles, les processions à Notre Dame de Dom, à Saint Agricole, à Saint Pierre, à Saint Didier, à Saint Symphorien. Tant il est vrai que les émotions religieuses comptent dans les âmes d'enfant parmi les plus belles, les plus appréciées les plus durables.

C'est là, dans ce vieil Avignon, si pétri de gloire qu'on n'y peut faire un pas sans fouler quelque souvenir, qu'il va rencontrer, comme nous l'avons déjà dit, Joseph Roumanille. Le Félibrige va naître.

Oh! certes il y a eu avant eux des tentatives et des talents connus. Mistral lui-même s'empresse de rendre hommage à Reybaud, à Belot, à Chailan, à Bénédict et à Gelu.

Seulement, remarque-t-il, imbus de cette idée fausse que le parler du peuple n'était bon qu'à traiter des sujets bas ou drolatiques, ces messieurs n'avaient cure ni de le nettoyer ni de le réhabiliter.

Roumanille et lui, au contraire, veulent faire valoir l'énergie, la franchise, la richesse d'expression qui les caractérisent.

Ils veulent, il veut surtout, s'appuyant sur le passé, l'amalgamer au présent, il veut ranimer le sentiment de la race.

Ne devons-nous pas, demandait-il, nous garantir contre l'abus de l'unité, contre cette puissance terrible, démesurée: la centralisation, qui nous vient imposer jusqu'au dernier village des Pyrénées et des Cévennes non seulement ses modes et son uniformité, mais encore ses folies, ses sarcasmes, sa perversité, cette centralisation qui se veut mêler de tout, qui détruit nos coutumes, notre amour du terroir, notre attachement à l'ambiance, qui rompt le nerf de la belle énergie des ancêtres, et qui va jusqu'au tuf tarir les sources de notre indépendance.

Mistral travaillera donc à raviver parmi ses concitoyens l'amour de la petite patrie. Il y travaillera par la rénovation du costume et surtout de la langue.

Pour lui, en effet, la langue c'est la révélation de la vie en plein épanouissement, la manifestation de la pensée humaine, l'instrument sacro-saint de la civilisation et le testament parlant des sociétés.

L'enfant déraciné perd sa tournure d'esprit propre, l'humour de sa race, tout ce par quoi il était ethniquement quelqu'un (J Vincent).

Mistral, pour montrer les ravages de ce déracinement, nous raconte la rencontre qu'il a faite de fillettes ses voisines, lesquelles s'acharnent à ne parler que français, un français d'ailleurs approximatif.

Très fières de leur savoir Mistral les interroge:

— *E que farés?*

(Et que ferez-vous?)

— Ho! Ho! Nous quitterons ce pays où les gens ils sont grossiers, où l'on a un mauvais accent.

— *E mounte anarés, mignoto?*

(Et où irez-vous mignonnes?)

— Nous irons à Lyon, où l'on parle français que ça fait plaisir d'entendre, et puis nous nous ferons receveuses des Postes ou bien institutrices.

Déjà?

Hélas!

Voilà, remarque M. José Vincent, comment on est arrivé à donner à la jeunesse le mépris d'une lignée, l'horreur du terroir, la passion de se déraciner, la haine des humbles métiers...

Mistral s'attachera à revendiquer la réforme des Universités provinciales qui devraient davantage s'appuyer sur le régionalisme pour donner ou redonner aux jeunes la connaissance et, par là, l'amour de leur pays natal.

Mais surtout il s'attachera à devenir le chantre des beautés, de l'histoire, des légendes, de ce pays natal. Il célébrera la Provence, la clarté de son ciel, la majesté de ses montagnes, la

l'impidité de sa mer, l'étendue sauvage de ses plaines, le grondement royal de son fleuve, la pureté de ses mœurs, la grandeur de ses gloires.

Si nous avons ce terroir — ô frères, ô frères, — si nous avons ce terroir — c'est que les aïeux l'ont eu.

Toutes nos énergies — vivaces, vivaces, — toutes nos énergies, — nous sont venues d'eux...

Il célébrera les privilèges antique:

— *Il faut qu'il sache, notre peuple, que nos ancêtre se sont librement, mais en toute dignité, fondus dans la généreuse France, c'est-à-dire en réservant leur langue, leurs coutumes, leurs usages.*

Il affirmera, et son œuvre géniale sera le premier, le plus beau résultat de cette affirmation:

Eh! bien nenni! depuis Aubagne jusqu'au Velay, jusqu'au Médoc, nous la garderons, qui qu'en grogne, notre belle langue d'oc.

Il proclamera, dans les Iles d'Or:

— Intrépides gardiens de notre parler gentil, — gardons-le franc, et pur, et clair comme l'argent; — tout un peuple là s'abreuve, — car, face contre terre qu'un: peuple tombe esclave, — s'il tient la langue il tient la clé — qui le délivre des chaînes...

Et dans Calendal:

—... Langue d'amour, s'il est des fats — et des bâtards, ah! par Saint Cyr! — tu auras à ton côté les mâles du terroir, — et tant que le mistral farouche — bramera dans les roches, — ombrageux nous nous défendrons à boulets rouges, — car c'est toi la patrie et toi la liberté...

Pour accomplir sa tâche, il fera appel à l'âme de son pays:

— Ame de mon pays, — toi qui rayonnes, manifeste, — dans son histoire et dans sa langue, —... âme renaissante à jamais, — âme joyeuse et fière et vive — qui chantes dans le bruit du Rhône et de son vent! — âme des baies ensoleillées, — de la patrie âme pieuse — accours, incarne-toi dans mes vers provençaux!

Et dès lors il sera le témoin des joies des foyers provençaux, il ranimera la flamme dans l'âtre des mas, il exaltera tout ce qui fit la grandeur de la Provence, ses troubadours, ses rois, ses poètes et ses saints. Il peindra ses villes: Aix, Arles, Marseille, Nîmes, Tarascon, Avignon:

— Avignon, Avignon, sur sa Roque géante, — Avignon, la sonneuse de joie, — qui, l'une après l'autre, élève les pointes — de ses clochers tout semés de fleurons! — Avignon la filleule de Saint Pierre — qui en a vu la barque à l'ancre de son port — et en porte les clés à sa ceinture de créneaux...

Il célébrera la beauté des Provençales, des Arlésiennes particulièrement, et la grâce si pure de leur costume. Il se fera l'historien des fastes des grandes familles de la noblesse provençale, des Barras, des Blacas, des Adhémar, des Castellane, des Agout, des Sabran, des Forbin, des Villeneuve... Il fera connaître et aimer l'art méridional, la cuisine savoureuse et parfumée de la Provence, qui embaume comme un jardin au printemps...

Nous sortons tous de la charrue, disait un roi de France. Mistral remettra à sa vraie place le travail des champs, et chantera dans toute sa splendeur la vie rurale, qui fait des hommes calmes, énergiques durs à l'effort, et malgré tout optimistes.

Combien de fois il s'écriera, fièrement, s'en faisant gloire comme d'un réel titre de noblesse:

— *Moi, qui suis né dans un mas...*

Il se rencontre ici avec Charles Péguy, qui a si noblement souligné la bienfaisante influence de ses origines terriennes:

— *Les tenaces aïeux, paysans, vigneron...* Les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquièrent tant d'arpents de bonne vigne, n'ont pas été longs, les vieux, ils n'ont pas tardé; ils n'en ont pas été pour

longtemps à reconquérir sur le monde bourgeois, sur la société bourgeoise, leur petit-fils indigne... Les ancêtres, au pied pertinent, les hommes nouveaux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui, comme les sarments, sont retournés en cendres. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient la lessive à la rivière: — Ma grand'mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire..., à qui je dois tout, de qui je tiens tout ce que je suis...

... Trop de vieux derrière moi se sont courbés se sont baissés toute la vie pour accoler la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au marché, cueilli, coupé des bords de la Loire...

Peuple laborieux. J'en ai trop derrière moi. Je crois que c'est pour ça que j'ai ce vice de travailler. Puisse-je écrire comme ils accolait la vigne. Et vendanger comme ils vendangeaient dans les bonnes années. Puisse-je écrire seulement comme ils causaient!...

Mistral, comme Péguy, deux modèles, deux entraîneurs, avait trop de grands ancêtres derrière lui. D'arrache-pied il travailla, écrivant mieux encore qu'ils n'avaient accolé la vigne ou tracé le sillon, redonnant un idéal, un but, une âme à sa petite patrie.

Ce que Mistral a tenté d'accomplir, ce qu'il a réussi, a noté André Beaunier, c'est le plus extraordinaire paradoxe: la résurrection d'un pays. Mais la Provence n'était pas morte! Non, et qui certes consentirait à dire que nulle parcelle de la France tombe en déchéance? Toujours est-il que, si la France dure, les provinces languissent. L'âme provençale était, de même que les autres âmes provinciales, menacée de s'anéantir. Ce phénomène à plusieurs causes, politiques, sociales, et toutes d'une qualité que les philosophes, gens impérieux, marquent du sceau de la nécessité.

Peu importe. Mistral n'a pas cru que l'unité française eût à souffrir de la grande vitalité des provinces: plus ardemment vivent les provinces et plus vivante est leur union...

Alors Mistral a entrepris de lutter tout seul... contre les prétendues nécessités, oui, les fameuses nécessité de l'évolution historique. Quelle audace! Et, à l'origine de cette audace, quel admirable amour du sol natal!...

Par son œuvre, avec, pour seule arme, la poésie, il a redonné au régionalisme un puissant essor; il a réveillé dans le cœur des hommes les souvenirs, les émotions de leur enfance et de leur jeunesse; de son souffle génial il a ranimé sous la cendre la flamme du foyer, et révélé aux vivants leurs racines leur union intime avec les morts; il a redessiné le beau visage de sa province, et lancé en faveur de la patrie un appel dont l'écho retentit encore. Il a été le moteur puissant d'un mouvement qui dure toujours et s'étend. S'il vivait aujourd'hui, Mistral se réjouirait de voir l'Etat revenir autant qu'il se peut aux cadres provinciaux, et donner dans les programmes la place qu'il convient à la géographie et à l'histoire locales.

Il serait heureux de voir le secrétaire d'Etat à l'Instruction Publique (1) déclarer qu'il attend beaucoup de cette étude.

Il faut, précise le ministre, que les enfants des écoles connaissent le petit pays où ils sont appelés à vivre... L'histoire locale intéresse les enfants souvent plus que l'histoire générale, puisqu'ils peuvent voir les lieux où les faits historiques se sont passés. Il faut leur dire le rôle joué par leur ville ou par leur province, leur montrer le château ou l'abbaye qui a dominé la vie locale, leur expliquer la particularité géographique de la région où ils vivent. Et Mistral approuverait le ministre lorsqu'il ajoute: — Si, pour l'instant du moins, il n'a pas paru possible de faire enseigner ces dialectes dans les cours primaires, je recommande aux maîtres de les étudier.

(1) Il est vrai que M. Georges Ripert est un compatriote de Mistral. Son grand-père fut un des premiers fidèles du maître de Maillane et son frère Emile Ripert, Majoral du Félibrige, maître des jeux floraux, est professeur de langue et de littérature méridionales.

Surtout les lignes suivantes feraient le bonheur du poète de Maillane: — Dans tous les pays du Midi, la langue d'oc a une littérature magnifique qui ne doit pas être inconnue des

élèves. Partout, il y a intérêt à ce que le maître à propos de l'histoire locale enseigne à ses élèves les noms des grands écrivains et des grands poètes de la région et leur explique la beauté de leurs œuvres. C'est en s'inspirant de ces idées que les maîtres pourront développer l'esprit national des enfants qui leur sont confiés. L'attachement à la petite patrie est la première forme du patriotisme. Celui qui aime son village aime d'autant mieux la France...

Ah! oui, que cette circulaire au ton si nouveau enchanterait Mistral!

C'est grâce aux efforts d'hommes comme lui que cette entreprise est maintenant possible; c'est par le labeur acharné de ceux qui ressemblent que la France retrouvera un visage concret, et qu'elle s'enrichira de la sève nouvelle et de l'antique jeunesse de nos provinces restaurées...

Mistral, ici, aura été un précurseur, un bâtisseur...

*

V

Le chrétien

En tête de ce chapitre où nous verrons le génie du poète s'épanouir dans la foi du chrétien, plaçons ces strophes du psaume de la pénitence que Mistral a intitulées: Prière pour la France.

Elles sont si belles, et tellement de circonstance!... Elles furent écrites en 1870, et la défaite que nous subissions lui inspira ces lignes trop peu connues qu'il faut relire en provençal dans les Iles d'or:

Seigneur, tu nous tords comme l'osier
Et tu romps aujourd'hui
Tout notre orgueil;
Et il n'est plus personne qui nous porte envie
Nous qui, hier,
Faisions les fiers...
Seigneur, terrible tu nous frappes;
D'un trouble qui remplit d'effroi.
Tu nous retires la puissance
Et tu nous forces à confesser
Le mal passé...
Seigneur, donnant mauvais exemple
Et renégats comme païens
Nous avons un jour fermé tes temples
Et nous étions rien
De ton saint Christ.
Seigneur, des lois et voies antiques
Nous avons quitté
L'austérité;
Vertu, coutumes domestiques
Nous avons tout détruit,
Démoli...

Frédéric Mistral, au contraire, a la foi. Il n'a jamais eu de sympathie pour les Albigeois qu'il met en scène dans Calendal, et s'est d'ailleurs clairement expliqué là-dessus. S'il parle de l'antipape Benoît XIII c'est qu'il ne voit en lui qu'une figure sympathique; et surtout parce qu'il réside en Avignon.

Aussi pouvons-nous reprendre sur ce point l'appréciation qu'a portée avec compétence M. José Vincent: Mistral est un croyant, et un croyant informé. Il l'est avec docilité, sans ombre de réticence, sans un mot d'orgueil ou de reprise, comme le charbonnier, ou, si l'on préfère, comme Pasteur: c'est tout un aux yeux de Dieu.

En voulez-vous une preuve. Voici, par exemple, ce qu'il dit, dans Calendal:

— Le prêtre tient l'hostie à la main et nous dit: adorez... — nous adorons. Cela doit être. — Dieu est tout beau, tout grand, et maître Souverain; — nous, mortels, nous, enfants de la terre, — hors de ses dons ne sommes que chétifs et misérables...

Docile et soumis, il accepte comme il le doit tous les dogmes. Lors de la proclamation de l'Immaculée Conception, il célèbre avec une prédilection particulière et une joie débordante le privilège de la Vierge:

De ta couronne virginale — hier, enfin, unanime, l'Eglise — a voulu dévoiler le diamant le plus beau: — et le grand prêtre du Très Haut, — celui qui tient l'anneau de Pierre, — a fait sur nos ténèbres resplendir le flambeau, — te proclamant Immaculée — comme la neige amoncelée — qui se fond en rivière au lever du soleil.

Il aime la Madone d'un amour de prédilection. Très simplement, délicatement, il nous la montre à Nazareth, pure, réservée, à la venue de Gabriel:

*Tant braveto e galantouno
Lou boun Diéu quand la veguè,
Entre tóuti li chatouno
Touto en flour la chausiguè,
Mai Marìo, la paureto,
De s'entèndre parla 'nsin
Venguè rougo, pecaireto!
Coume uno age de rasin:
E dins elo, vergounouso,
Cercavo à trouva lou fiéu
Di paraulo mervihouso
Qu'avié di l'ange di Diéu...*

Quel délicieux tableau de l'Annonciation!

(Quand le Bon Dieu la vit, — si vertueuse et charmante, — entre toutes les jeunes filles — il la choisit toute en fleur... Mais Marie, la pauvrete, — de s'entendre parler ainsi, — devint rouge, pauvre petite, — comme une grappe de raisin, — et, en elle-même, toute confuse, — elle cherchait à trouver le fil — des paroles merveilleuses — qu'avait dites l'Ange de Dieu...)

Cependant, le plus souvent, le poète se plaît à exalter Marie dans sa gloire:

Sur chaque puy, sur chaque cime — notre nation très chrétienne — t'éleva des chapelles au ras des nues; — toutes les fleurs de ses montagnes, — de la Provence à la Bretagne — te brûlent leur encens, et tous les oisillons — te chantent les sept Allégreses — qu'à Bethléem tu leur appris — quand tu berçais ton Fils enveloppé de lumière...

Il lui donne, en outre, le plus possible, les vocables que lui a conféré la liturgie: *bello estello de la mar, bello estello matinieiro*.

Quant à la traduction que Mistral a donnée du Pater, elle est saisissante, parce qu'il n'a pas voulu paraphraser, mais rendre au contraire avec le plus de justesse et d'exactitude possibles, cette prière jaillie des lèvres du Fils de Dieu:

*Que toun noum se santifique,
Paire que siés dins lou cèu;
Que toun regne pacifique
Sus la terra vengue lèu;
Que ta volounta se fague*

*Eiçavau coume eilamount;
Que ta gràci vuei nous trague
Lou pan que nous fai besoun;
Coume perdounan, perdouno
Tóuti nòsti mancamen;
E, pauras, quand nous pounchouno
Gardo-nous dóu mau.
Amen.*

A maintes reprises, dans ses œuvres, on sent le chrétien qui connaît parfaitement sa religion et ses pratiques. Le onzième chant de Mireille se termine par exemple par le Gloria; et quand la même Mireille reçoit dans la chapelle des Saintes Maries les derniers sacrements, Mistral dépeint la scène en homme qui sait et aime la liturgie:

On avait allumé des cierges... Ceint de l'étole violette vint le prêtre avec le pain des anges rafraîchis son palais qui brûle; puis il lui donna l'Onction extrême et l'oignit avec le saint chrême...

Non seulement Mistral est catholique, mais Romain.

Il le dit lui-même:

*Sian fiéu de Roumo
E marchant dre...*

Il a une grande dévotion envers les saints, et singulièrement envers les Saintes Maries, envers Saint Jean, le patron des moissonneurs, et envers Saint Gent. Dans Nerte il met dans la bouche de l'ermite des accents et des paroles inoubliables:

Trois fois heureux qui se donne en entier! — A profusion le Ciel le récompense — et bienheureux celui qui se fond dans le ciel — dont la largesse est insondable...

Cet ermite franciscain, qui est parmi les personnages mistraliens dont on a pu souligner à la richesse de mysticisme, enseigne et pratique l'amour du prochain, le sacrifice, la générosité, l'humilité, la confiance en l'universelle bonté de la Providence: Regarde ces moucherons — qui tourbillonnent dans l'espace! — Un rayon d'amour et de soleil — les créa; peut-être ce soir ils auront accompli leur être; — et dans ce peu de temps la Providence — leur donne à foison tout le bien — et tout le bonheur qui leur sied.

Tout ce qui embaume le christianisme, toutes les traditions qui, sans doute, furent païennes, mais sur lesquelles le christianisme a marqué son empreinte, enchantent le poète. Écoutons-le dans ses souvenirs nous raconter la veillée de Noël:

*Fidèle aux anciens usages, pour mon père, la grande fête, c'était la veillée de Noël. Ce jour-là, les laboureurs dételaient de bonne heure; ma mère leur donnait à chacun, dans une serviette, une belle galette à l'huile, une rouelle de nougat, une jointée de figues sèches, un fromage du troupeau, une salade de céleri et une bouteille de vin cuit. Et, qui de-ci, qui de-là, les serviteurs s'en allaient pour poser la bûche au feu dans leur pays et dans leur maison. Au mas ne demeuraient que les quelques pauvres hères qui n'avaient pas de famille; et, parfois, des parents, quelque vieux garçon par exemple, arrivaient à la nuit, en disant:
— Bonnes fêtes! Nous venons poser, cousins, la bûche au feu, avec vous autres.*

Tous ensemble nous allions joyeusement chercher la bûche de Noël qui, c'était de tradition, devait être un arbre fruitier. Nous l'apportions dans le mas, tous à la file, le plus âgé la tenant d'un bout, moi, le dernier-né, de l'autre; trois fois, nous lui faisons faire le tour de la cuisine; puis, arrivés devant la dalle du foyer, mon père, solennellement, répandait sur la bûche un verre de vin cuit, en disant:

Allégresse! Allégresse!

*Mes beaux enfants, que Dieu nous comble d'allégresse
Avec Noël, tout bien vient;
Dieu nous fasse la grâce de voir l'année prochaine,
Et, sinon plus nombreux, puissions-nous n'y pas être moins.*

La veillée, en attendant la messe de minuit, était longue ce jour-là; et longuement, autour du feu, on y parlait des ancêtres et on louait leurs actions...

Bien plus; Mistral ne s'est-il pas fait dans Mireille, l'historien des débuts du christianisme en Provence et en Gaule? La page est connue; elle fleurit bon l'Évangile et parfois la légende, mais toujours l'amour et le respect de Dieu, des choses saintes. Nous ne résistons pas, malgré leur longueur, au plaisir d'en citer au moins des passages, en regrettant de ne pouvoir, faute de place, donner le texte en langue d'oc, bien plus savoureux:

Mireille délire, elle va mourir. Elle supplie les saintes:

— *O Saintes Maries qui pouvez en fleurs changer nos larmes, inclinez vite l'oreille devers ma douleur..*

Celles-ci alors, lui font le récit de la mort du Rédempteur:

L'arbre de la croix sur la montagne de Judée était encore planté; debout sur Jérusalem, et du sang de Dieu encore humide, il criait à la cité du crime, endormie là-bas dans l'abîme:

— *Qu'en as-tu fait, qu'en as-tu fait du roi de Bethléem?*

Et des rues apaisées ne montaient plus les grandes clameurs. Le Cédron seul se lamentait au loin; et le Jourdain mélancolique allait se cacher aux solitudes, pour dégonfler ses plaintes à l'ombre des lentisques et des verts térébinthes.

Et le pauvre peuple était triste, car il voyait bien que celui-là était son Christ, qui, de la tombe haussant le couvercle, à ses compagnons, à ses disciples était revenu se montrer et puis, laissant les clés à Pierre, s'était comme un aiglon envolé dans le ciel.

Ah! on le plaignait dans la Judée, le beau charpentier galiléen, le charpentier aux cheveux blonds qui apprivoisait les cœurs avec le miel des paraboles, et qui, avec largesse, sur les collines nourrissait la foule du pain azyme, et touchait ses lépreux, et ressuscitait ses morts!

Mais les docteurs, les rois, les prêtres, la horde entière des vendeurs que de son temple saint le Maître avait chassés: *qui retiendra la multitude, se murmurèrent-ils à l'oreille, si dans Sion et Samarie la lumière de la croix n'est promptement éteinte?*

Alors les rages s'irritèrent, et les martyrs témoignèrent; alors l'un, tel qu'Étienne, était lapidé vif; Jacques expirait par l'épée, d'autres, écrasés sous un bloc de pierres!... Mais, sous le fer ou dans la braise tout criait en mourant? oui, Jésus est Fils de Dieu!

Nous, les sœurs et les frères qui le suivions par tout pays, sur un méchant navire, aux fureurs de la mer, sans voiles et sans rames, fûmes chassés...

Adieu! adieu! terre sacrée! Adieu, Judée vouée au malheur, qui pourchasses tes justes et crucifies ton Dieu! Maintenant, tes figues et tes dattes des fauves lions seront le pâturage, et tes murailles le repaire des hideux serpents. Adieu, patrie! adieu! adieu!

Un coup de vent tempétueux sur la mer effrayante chassait le bateau: Martial et Saturnin sont agenouillés à la proue; pensif, dans son manteau, le vieux Trophime s'enveloppe; auprès de lui était assis l'évêque Maximin.

Seigneur, laissant derrière nous
Tes sacrements
Et commandements
Nous n'avons, brutaux, plus voulu croire
Qu'à l'intérêt
Et qu'au progrès...
Seigneur, nous avons quitté le sillon,
Mis tout respect sous les pieds
Et du gros vin qui nous enivre
Abruti les innocents...

Seigneur, nous sommes tes enfants prodigues
 Mais nous sommes
 Tes vieux chrétiens...
 Que ta justice nous châtie. Mais au trépas
 Ne nous laisse point...
 Seigneur, au nom de tant de braves
 Qui sont partis sans défaillir
 Et sont tombés dans les combats...
 Seigneur, au nom de tant de mères
 Qui pour leur fils
 Vont prier Dieu,
 Et qui, ni l'an prochain, hélas!
 Ni l'autre année
 Ne les reverront...
 Seigneur, au nom des pauvres gens,
 Au nom des forts
 Au nom des morts
 Qui auront péri pour la Patrie
 Pour leur devoir
 Et pour leur foi...
 Seigneur, pour tant de revers
 Pour tant de pleurs
 Et de douleurs,
 Pour tant de villes ravagées
 Pour tant de sang vaillant
 Et saint...
 Seigneur, pour tant de malheurs,
 De massacres, d' incendies,
 Pour tant de deuils sur notre France,
 Pour tant d'affronts sur notre front,
 Seigneur, désarme ta justice!
 Regarde un peu
 Par ici-bas;
 Ecoute enfin les cris
 Des meurtris et des blessés.
 Seigneur, la France et la Provence
 N'ont failli
 Que par oubli;
 Pardonne-nous nos offenses
 Car nous regrettons le mal d'autrefois...
 Seigneur, nous voulons devenir des hommes;
 En liberté
 Tu peux nous mettre...
 Seigneur, nous ne sommes pas les auteurs du mal;
 Envoie ici-bas
 Un rayon de paix!
 Seigneur, viens en aide à notre cause!
 Et nous revivrons
 Et nous t'aimerons.

Tout au long de la littérature française il est rare de trouver — avant d'arriver à nos jours — des poètes dont l'œuvre rende un son réellement et franchement chrétien, si l'on met à part certains ouvrages de Villon, de Ronsard, de Corneille et de Racine. Les romantiques, Lamartine en particulier, affichent un christianisme de sentiment où fourmillent les erreurs et sur lequel il y aurait à faire plus que des réserves.

Debout sur le tillac, ce Lazare qui de la tombe et du suaire avait encore gardé la mortelle pâleur, semble affronter le gouffre qui gronde; avec lui, la nef perdue emmène Marthe sa sœur, et Magdeleine, couchée en un coin et pleurant ses douleurs.

La nef, que poussent les démons, conduit Eutrope, conduit Sidoine, Joseph d'Armathie, et Marcelle, et Cléon; et, appuyés sur les tolets, au silence du royaume bleu ils faisaient ouïr le chant des psaumes, et nous répétions ensemble: *Laudamus Te Deum!*, (Voici qu'une tempête éclate, que Jésus apaise à la prière de Lazare). Enfin:

Contre une rive sans roche, alleluia! la barque touche; sur l'arène humide là nous nous prosternons et nous écrivons tous:

— *Nos têtes que tu as arrachées à la tempête, jusque sous le glaive les voici prêtes à proclamer ta loi, ô Christ! nous le jurons!*

A ce nom, de joie la noble terre de Provence paraît secouée; à ce cri nouveau et la forêt et la lande ont tressailli dans tout leur être, comme un chien qui, sentant son maître, court au devant de lui et lui fait fête.

... Pleins de la foi qui nous brûle, du Rhône nous prenons aussitôt la berge; de marais en marais nous marchons à l'aventure, et puis, joyeux, dans le terroir nous trouvons la trace de la charrue; et puis, au loin, des empereurs nous voyons les tours d'Arles arborer l'étendard!

A cette heure tu es moissonneuse, Arles, et, couchée sur ton aire, tu rêves avec amour de tes gloires anciennes; mais tu étais reine alors et mère d'un si beau peuple de rameurs que, de ton port, le vent mugissant ne pouvait traverser l'immense flotte... (Au moment de l'arrivée des saints, les habitants célèbrent la fête de Vénus).

... Indigné de tant d'audace, interrompant et cris et danses, le vieux Trophime s'élançait, en levant ses deux bras sur la foule stupéfaite:

D'une voix forte:

— Peuple d'Arles, écoute, écoute mes paroles! Ecoute, au nom du Christ. (Aussitôt la statue de Vénus tombe à terre et se brise, la foule est épouvantée par ce prodige).

... Arlésiens, écoutez mes paroles! leur cria-t-il derechef; après, vous me hacherez. Peuple arlésien, tu viens de voir ton dieu se briser comme verre au nom du mien! N'attribue point à ma voix ce pouvoir nous, nous ne sommes rien!

Le Dieu qui a brisé ton idole n'a point de temple sur la colline! Mais le jour et la nuit ne voient que Lui là-haut; sa main, sévère pour le crime, est généreuse à la prière; Lui seul a fait la terre; Lui seul a fait le ciel, et la mer, et les monts...

Un jour il a vu, de sa haute demeure, il a vu son bien dévoré des chenilles... et pour laver de tels immondices, pour mettre fin au long supplice de la race humaine attachée au pilier, il a envoyé son Fils: nu et pauvre, doré d'aucun rayon, son Fils est descendu s'éclorre dans le sein d'une Vierge; il est né sur du chaume.

O, peuple d'Arles! Pénitence! Compagnons de sa vie nous pouvons t'affirmer ses miracles! Aux lointaines contrées où coule le blond Jourdain, au milieu d'une foule en haillons et affamée, nous l'avons vu dans sa blanche robe de lin. Et il nous disait qu'entre nous il fallait s'aimer les uns les autres, il nous parlait de Dieu tout bon et tout puissant, et du royaume de son Père, qui ne sera point pour les trompeurs, pour les hautains, pour les usurpateurs, mais bien pour les petits, les simples, ceux qui pleurent. Et sa doctrine il l'attestait en marchant sur la mer; les malades, d'un regard, d'un mot il les guérissait; les morts, malgré le sombre rempart, sont revenus voici Lazare qui pourrissait dans le suaire...

© CIEL d'Oc – Octobre 2010